

CHAPITRE VIII

LES HUIT JOURNÉES DE MAI.

Entrée de l'armée de Versailles. — Ducatel. — Proclamations du Comité de salut public. — Les barricades. — Mort de Dombrowski. — Vermorel. — Les incendies. — Les Tuileries. — L'Hôtel de ville. — Dernières proclamations des chefs de l'insurrection. — La lutte dans Paris. — Les fusillades. — Mort de Millière. — Mort de Tony-Moulin. — L'exécution des otages est décrétée. — Sainte-Pélagie. — Raoul Rigault. — Préau de Wedel. — Assassinat de Gustave Chaudoy et de trois gardes républicains. — Mort de Raoul Rigault. — La Roquette. — Assassinat du président Bonjean, de l'archevêque de Paris, de l'abbé Deguerry, de l'abbé Allard, du P. Ducoudray et du P. Clerc. — La mairie du onzième arrondissement. — Mort de Delescluze. — Massacre des Dominicains d'Arcueil. — Derniers efforts de l'insurrection. — La mairie du vingtième arrondissement. — Massacre de la rue Haxo. — L'agonie de la Commune. — Les troupes s'emparent des buttes Chaumont et du Père-Lachaise. — Proclamation du maréchal de Mac-Mahon. — DOCUMENTS COMPLÉMENTAIRES.

Le dimanche 21 mai, il y avait, au bénéfice des veuves et des orphelins de la Commune, concert, à deux heures de l'après-midi, dans le jardin des Tuileries. « Les femmes en grande toilette remplissaient les allées, raconte M. Lissagaray, le ciel était radieux. Au-dessus de l'Arc-de-Triomphe, voltigeaient les panaches de fumée des boîtes à mitraille. » A quatre heures et demie, un lieutenant-colonel d'état-major de la Commune monta sur l'estrade de l'orchestre et s'écria aussitôt : « Citoyens, M. Thiers avait promis d'entrer hier à Paris, M. Thiers n'est pas entré ; il n'entrera pas. Je vous convie, pour dimanche prochain, ici même, à notre second concert. » La foule applaudit. A cette heure pourtant, l'avant-garde de l'armée de Versailles était déjà dans Paris.

Depuis plusieurs jours, les soldats étaient parvenus jusqu'au pied des remparts. Issy, Clamart, Vanves étaient occupés par eux. Les portes d'Auteuil, de Passy, du Point-du-Jour, violemment bombardées, avaient de larges brèches. Une attaque de vive force était imminente, lorsque, ce jour du dimanche 21 mai, qui devait être le premier d'une semaine d'épouvante et d'horreur, à trois heures de l'après-midi, au moment où le feu des batteries versaillaises était dirigé avec la plus grande énergie sur la partie de l'enceinte de Paris, voisine de la porte de Saint-Cloud, tout à coup un homme apparut près de cette porte, au bastion 64, agitant un mouchoir blanc en guise de drapeau parlementaire.

Ce signal fut aperçu des avant-postes, très-rapprochés, et bientôt un officier, le capitaine du génie Garnier, de service à la tranchée, et non pas, comme on l'a dit, le commandant des troupes établies sur ce point, le capitaine de frégate Tréve, après avoir défendu à ses soldats de le suivre, se précipite seul en avant, et se trouve en présence d'un piqueur au service municipal de la ville de Paris, M. Jules Ducatel, demeurant près du Point-du-Jour, et qui, après avoir constaté que cette partie du rempart n'était plus gardée, venait, sous le feu des obus de Versailles, en avertir les troupes et les mettre à même de pénétrer dans la ville, sans avoir à faire brèche et à donner l'assaut.

A l'aide de ces indications, l'armée entra aussitôt dans Paris et prenait possession, sans résistance, de la porte de Saint-Cloud et des deux bastions voisins. Averti par le télégraphe, le général Douay put accourir, s'emparer de l'espace compris entre les fortifications et le viaduc, et faire ouvrir la porte d'Auteuil après un combat assez vil.

Ducatel fit ensuite part au général Douay de la possibilité qu'il y aurait d'aller jusqu'au Trocadéro ; il servit de guide au colonel Piquemal, chef d'état-major de la division Vergé. On arriva ainsi devant la barricade qui barrait le quai de Grenelle. Ducatel marchait en avant, et donna à la colonne le moyen de franchir la barricade et d'enlever le Trocadéro.

C'est alors qu'il faillit être victime de sa hardiesse. Saisi par les insurgés, il fut amené à l'é-

cole militaire, et allait être fusillé, lorsque l'apparition de nos troupes dissipa les membres du conseil de guerre qui s'appretait à le juger.

Ce fut alors que M. Thiers télégraphia, presque coup sur coup, les dépêches suivantes :

« Versailles, 21 mai 1871, 7 h. 30 soir.

« Le chef du pouvoir exécutif aux préfets.

« La porte de Saint-Cloud vient de s'abattre sous le feu de nos canons. Le général Douay s'y est précipité et il entre en ce moment dans Paris avec ses troupes. Les corps des généraux Ladmirault et Clinchant s'ébranlent pour le suivre.

« A. THIERS. »

« Versailles, 21 mai, 1 h. 45 matin.

« Le chef du pouvoir exécutif aux préfets.

« Une moitié de l'armée est déjà dans Paris. Les portes de Saint-Cloud, d'Auteuil, de Passy et le Trocadéro sont au pouvoir des troupes.

« A. THIERS. »

Il n'y avait pas eu un combat sérieux à l'École militaire, et Rossel a accusé le commandant, M. Razoua, ancien spahis, d'avoir fui sans essayer de défendre ce point. Le bruit de l'entrée des troupes de Versailles dans Paris ne se répandit qu'assez tard. A dix heures, vingt mille hommes étaient dans la ville, et la ville l'ignorait. A onze heures, le ministère de la guerre en fut instruit, mais le délégué à la guerre répondit par l'affiche suivante :

« L'observatoire de l'Arc-de-Triomphe nie l'entrée des Versaillais ; du moins, il n'y voit rien qui y ressemble. Le commandant Renard, de la section, vient de quitter mon cabinet, et affirme qu'il n'y a eu qu'une panique, et que la porte d'Auteuil n'a pas été forcée ; que si quelques Versaillais se sont présentés, ils ont été repoussés. J'ai envoyé chercher onze bataillons de renfort, par autant d'officiers d'état-major, qui ne doivent les quitter qu'après les avoir conduits au poste qu'ils doivent occuper.

« DELESCLUZE. »

Il fallut cependant se rendre à l'évidence. On entendait déjà la fusillade du côté du Trocadéro. Les tirailleurs se repliaient, débandés, par les rues. Alors le tocsin fut sonné, la défense improvisée. Paris n'avait guère de barricades à cette heure, et l'armée eût pu s'emparer, cette nuit-là, de la ville tout entière peut-être. La panique se fût répandue partout. L'armée du général Vinoy se contenta d'enlever la Muette, tandis que le corps de Cissey s'avancait par Vaugirard et Montrouge jusqu'au Champ-de-Mars et jusqu'à la gare Montparnasse.

Le plan de l'armée de Versailles était déjà d'enfermer dans des cercles successifs, en avançant

toujours, l'insurrection enveloppée de tous côtés, et de la pousser jusque vers son dernier refuge, du côté de Belleville et du Père-Lachaise. Ce plan allait être d'ailleurs ponctuellement exécuté. Les barricades furent tournées ou emportées une à une.

Cependant, le lundi matin, par une chaude journée étincelante de soleil, Paris s'éveille au bruit de la générale. On bat le rappel partout, et sur tous les murs s'étale la proclamation que voici :

« Au peuple de Paris,
« A la garde nationale,

« Citoyens,

« Assez de militarisme, plus d'états-majors gaulonnés et dorés sur toutes les coutures !

« Place au peuple, aux combattants, aux bras nus ! L'heure de la guerre révolutionnaire a sonné.

« Le peuple ne connaît rien aux manœuvres savantes, mais quand il a un fusil à la main, du pavé sous les pieds, il ne craint pas tous les stratégestes de l'école monarchiste.

« Aux armes ! citoyens, aux armes ! Il s'agit, vous le savez, de vaincre ou de tomber dans les mains impitoyables des réactionnaires et des cléricaux de Versailles, de ces misérables qui ont, de parti pris, livré la France aux Prussiens et qui nous font payer la rançon de leurs trahisons.

« Si vous voulez que le sang généreux qui a coulé comme de l'eau depuis six semaines ne soit pas infécond, si vous voulez vivre librement dans la France libre et égalitaire, si vous voulez épargner à vos enfants et vos douleurs et vos misères, vous vous lèverez comme un seul homme, et, devant votre formidable résistance, l'ennemi, qui se flatte de vous remettre au joug, en sera pour la honte des crimes inutiles dont il s'est souillé depuis deux mois.

« Citoyens, vos mandataires combattront et mourront avec vous, s'il le faut. Mais au nom de cette glorieuse France, mère de toutes les révolutions populaires, foyer permanent des idées de justice et de solidarité qui doivent être et seront les lois du monde, marchez à l'ennemi, et que votre énergie révolutionnaire lui montre qu'on peut vendre Paris, mais qu'on ne peut ni le livrer ni le vaincre !

« La Commune compte sur vous, comptez sur la Commune ! »

C'en est fait. Il s'agit de combattre, de combattre d'une façon suprême. Dès maintenant, les appels aux armes, les exhortations à la lutte, les proclamations furieuses, vont se succéder jetant toutes le même cri : *Aux armes !* C'est à la trahison, comme de coutume, qu'on attribue l'entrée des soldats dans Paris.

« Citoyens,

« La porte de Saint-Cloud, assiégée de quatre côtés à la fois par les feux du Mont-Valérien, de la butte Mortemart, des Moulineaux et du fort d'Issy, que la trahison a livré, la porte de Saint-Cloud a été forcée par les Versaillais, qui se sont répandus sur une partie du territoire parisien.

« Ce revers, loin de nous abattre, doit être un stimulant énergique. Le peuple qui détrône les rois, qui détruit les bastilles; le peuple de 89 et de 93, le peuple de la Révolution, ne peut perdre en un jour le fruit de l'émancipation du 18 mars.

« Parisiens, la lutte engagée ne saurait être désertée par personne, car c'est la lutte de l'avenir contre le passé, de la liberté contre le despotisme, de l'égalité contre le monopole, de la fraternité contre la servitude, de la solidarité des peuples contre l'égoïsme des oppresseurs.

« AUX ARMES !

« Donc, AUX ARMES ! Que Paris se hérise de barricades, et que, derrière ces remparts improvisés, il jette encore à ses ennemis son cri de guerre, cri d'orgueil, cri de défi, mais aussi cri de victoire; car Paris, avec ses barricades, est inexpugnable.

« Que les rues soient toutes dépavées : d'abord, parce que les projectiles ennemis, tombant sur la terre, sont moins dangereux; ensuite, parce que ces pavés, nouveaux moyens de défense, devront être accumulés, de distance en distance, sur les balcons des étages supérieurs des maisons.

« Que le Paris révolutionnaire, le Paris des grands jours, fasse son devoir; la Commune et le Comité de salut public feront le leur.

« Le Comité de salut public,

« ANT. ARNAUD, E. EUDES, F. GAMBON,
G. RANVIER (1.) »

(1) Le dernier numéro du *Salut public*, imprimé le jour même où la lutte était engagée dans les rues de Paris, contenait aussi son appel au peuple :

« Citoyens,

« La trahison a ouvert les portes à l'ennemi; il est dans Paris; il nous bombarde; il tue nos femmes et nos enfants.

« Citoyens, l'heure suprême de la grande lutte a sonné. Demain, ce soir, le prolétariat sera retombé sous le joug ou affranchi pour l'éternité. Si Thiers est vainqueur, si l'Assemblée triomphe, vous savez la vie qui vous attend : le travail sans résultat, la misère sans trêve. Plus d'avenir! plus d'espoir! Vos enfants, que vous avez rêvés libres, resteront esclaves; les prêtres vont reprendre leur jeunesse : vos filles, que vous aviez vues belles et chastes, vont rouler flétries dans les bras de ces bandits.

« Aux armes! aux armes!

« Pas de pitié. — FUSILLES CEUX QUI POURRAIENT LEUR TENDRE LA MAIN! Si vous étiez défaits, ils ne vous épargneraient point. Malheur à ceux qu'on dénoncera comme les soldats du droit; malheur à ceux qui auront de la poudre aux doigts ou de la fumée sur le visage.

« Feu! Feu!

« Pressez-vous autour du drapeau rouge sur les barrica-

Bientôt, à mesure que l'armée va avancer, les proclamations seront plus courtes et comme plus haletantes :

« Paris, le 23 mai 1871.

« Que tous les bons citoyens se lèvent!

« Aux barricades! l'ennemi est dans nos murs!

« Pas d'hésitation!

« En avant pour la République, pour la Commune et pour la Liberté!

« Aux armes!

« Paris, le 3 prairial an 79.

« Le Comité de salut public,

« ANT. ARNAUD, BILLIORAY, E. EUDES,
F. GAMBON, RANVIER. »

Les membres de la Commune feront appel, en mai 1871, comme le Comité central l'avait fait en mars, aux sentiments du soldat, à ses passions d'enfant du peuple, à ses espoirs et à ses colères : « Quand la consigne est infâme, diront-ils, la désobéissance est un devoir. » Mais les soldats obéiront, défendant, cette fois, la République qu'ils avaient attaquée en décembre.

« Soldats de l'armée de Versailles,

« Le peuple de Paris ne croira jamais que vous puissiez diriger contre lui vos armes quand sa poitrine touchera les vôtres; vos mains reculeront devant un acte qui serait un véritable fratricide.

« Comme nous, vous êtes prolétaires; comme nous, vous avez intérêt à ne plus laisser aux monarchistes conjurés le droit de boire votre sang, comme ils boivent vos sueurs.

« Ce que vous avez fait au 18 mars, vous le ferez encore, et le peuple n'aura pas la douleur de combattre des hommes qu'il regarde comme des frères et qu'il voudrait voir s'asseoir avec lui au banquet civique de la Liberté et de l'Égalité.

« Venez à nous, frères, venez à nous; nos bras vous sont ouverts!

« 3 prairial an 79.

« Le Comité de salut public,

« ANT. ARNAUD, BILLIORAY, E. EUDES,
F. GAMBON, G. RANVIER. »

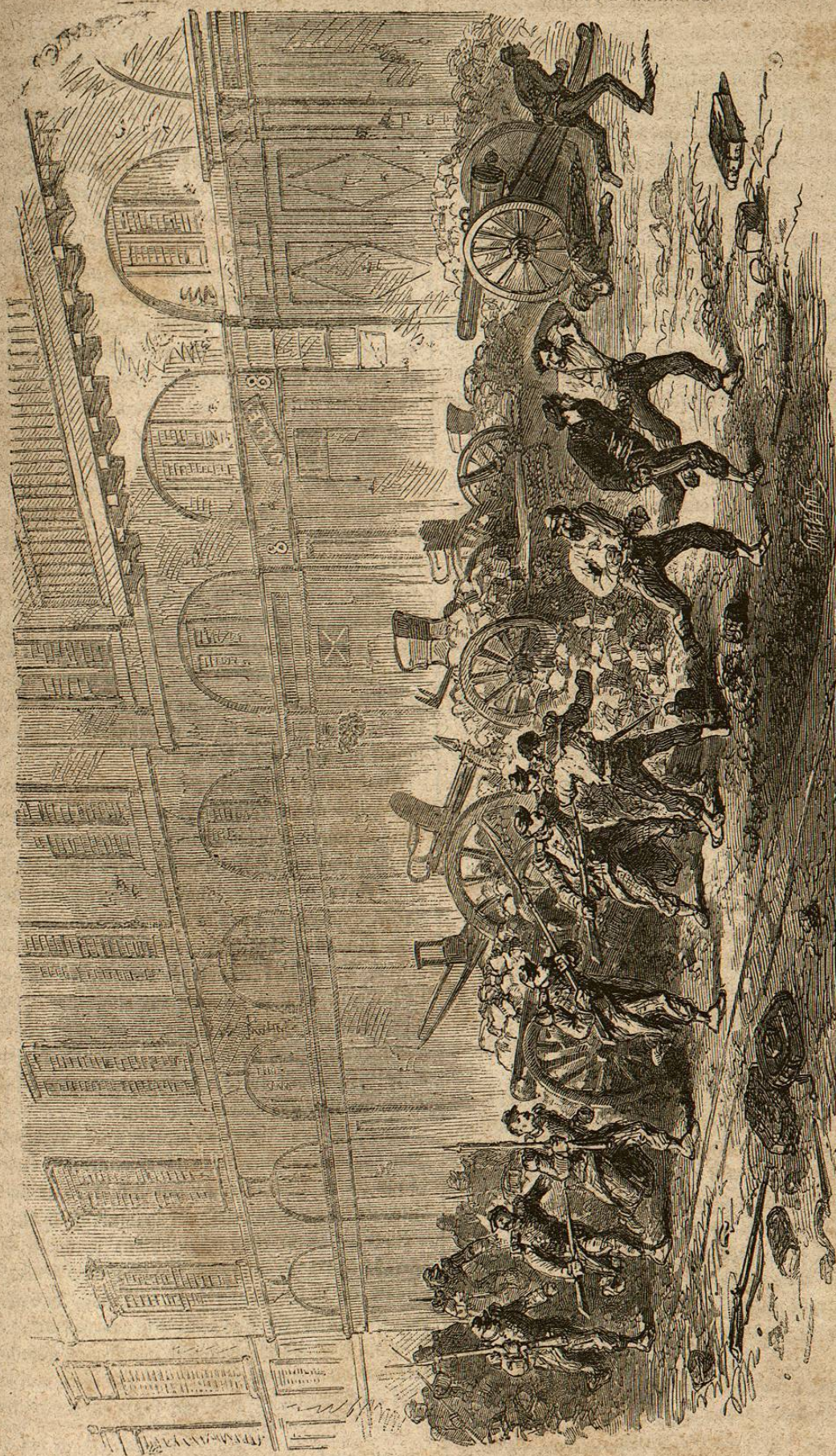
Les manifestes se suivent, tous enflammés, ardents, pleins d'illusions d'ailleurs et de mensonges, de ces mirages si séduisants qui font armer les bras et poussent, en les égarant, les plus généreux

des, autour du Comité de salut public. — Il ne vous abandonnera pas.

« Nous ne vous abandonnerons pas non plus. Nous nous battons avec vous jusqu'à la dernière cartouche, derrière le dernier pavé.

« Vive la République! Vive la Commune! Vive le Comité de salut public!

« Le Directeur politique : GUSTAVE MAROTEAU. »



LA FIN DE LA COMMUNE. — Prise de la barricade de la Chaussée-d'Antin, par deux compagnies du 55^e de ligne, le mardi 23 mai.

mais les plus aveugles à la lutte. Tous ces documents fiévreux appartiennent à l'histoire :

« Paris, 3 prairial an 79.

« L'ennemi s'est introduit dans nos murs plutôt par la trahison que par la force ; le courage et l'énergie des Parisiens le repousseront.

« A l'heure où toutes les grandes communes de la France entière se réveillent pour la revendication de leurs libertés, pour se fédérer entre elles et avec Paris ; Paris la ville sainte, le foyer de la révolution et de la civilisation, n'a rien à redouter.

« La lutte est rude, soit : mais n'oublions pas que c'est la dernière, que c'est le suprême effort de nos ennemis.

« A ces hommes que rien n'a pu instruire, à ces hommes qui ne tiennent compte ni de la grande Révolution ni de 1830 ; — à ces hommes qui ont oublié les luttes de 1848, les ombres de décembre 1851 et de Sedan ; — qui ne savent pas même se souvenir du 4 septembre, des journées du siège et du 18 mars, nous allons donner la grande leçon de prairial de l'an 79 !

« Ouvrons nos rangs à ceux que les Versaillais ont enrôlés de force et qui veulent s'unir à nous pour défendre la Commune, la République, la France.

« Mais pas de pitié pour les traîtres, pour les complices de Bonaparte, de Favre et de Thiers.

« Tout le monde aux barricades. Tous doivent travailler, de gré ou de force même, à les construire ; tous ceux qui peuvent manier un fusil, pointer un canon ou une mitrailleuse, doivent les défendre.

« Que les femmes elles-mêmes s'unissent à leurs frères, à leurs pères et à leurs époux.

« Celles qui n'auront pas d'armes soigneront les blessés et monteront des pavés dans leurs chambres pour écraser l'envahisseur.

« Que le tocsin sonne ; mettez en branle toutes les cloches et faites tonner tous les canons, tant qu'il restera un seul ennemi dans nos murs.

« C'est la guerre terrible, car l'ennemi est sans pitié : Thiers veut écraser Paris, fusiller ou transporter tous nos gardes nationaux ; aucun d'eux ne trouvera grâce devant ce proscriptionnaire souillé par toute une vie de crimes et d'attentats à la souveraineté du peuple. Tous les moyens seront bons pour lui et ses complices.

« La victoire complète est la seule chance de salut que nous laisse cet ennemi implacable. Par notre accord et notre dévouement assurons la victoire.

« Aujourd'hui, que Paris fasse son devoir, demain la France entière l'imitera. »

Mais, en dépit de ces proclamations, l'armée avançait sûrement dans Paris. La défense de la

villie n'avait déjà plus d'ailleurs aucune direction. « Les fédérés étaient abandonnés à eux-mêmes (1). » A une heure de l'après-midi, le lundi 22, le quart de Paris était au pouvoir de l'armée. Les soldats couronnaient le Trocadéro, s'avançaient jusqu'aux Batignolles et au nouvel Opéra, sur la rive droite, et jusqu'aux Invalides, sur la rive gauche. Le soir, sur la proposition de Félix Pyat, la Commune décida que chacun de ses membres se rendrait dans son arrondissement respectif, et là dirigerait les barricades. « Notre cause est perdue, dit Delescluze, fécondons-la avec notre sang. »

Tandis qu'au dehors de l'enceinte, le général de cavalerie du Barrail prenait, avec des troupes à cheval, les forts de Montrouge, de Bicêtre et d'Ivry, et qu'au dedans le corps de Cissesey exécutait les opérations qui allaient lui livrer toute la rive gauche, le général Vinoy, suivant le cours de la Seine, manœuvrait pour se porter vers la place de la Bastille, hérissée de retranchements formidables. Le soir du 22 mai, le général Clinchant arrivait jusqu'aux boulevards, et bientôt le général de Ladmirault, tournant la butte Montmartre avec deux divisions, allait enlever le parc d'artillerie qui eût été si fatal à Paris entre les mains des fédérés. A trois heures et demie, le 23, cette opération était terminée, et le général Montaudon avait emporté Neuilly, Levallois-Perret, Clichy et attaqué Saint-Ouen. Plus de six mille prisonniers étaient aux mains des soldats de Versailles.

Au centre, le corps du général Douay s'emparait de l'église de la Trinité et de la mairie de la rue Drouot, tandis que les généraux de Cissesey et Vinoy se portaient sur l'Hôtel de ville et les Tuileries. Les jours suivants, Douay longeait la ligne des boulevards, appuyant sa droite à la place de la Bastille et sa gauche au Cirque Napoléon. Le corps de Clinchant, venant se rallier, à l'ouest, au corps de Ladmirault, avait à vaincre, aux Magasins-Réunis, une violente résistance. Enfin, le corps du général Ladmirault, après avoir enlevé les gares du Nord et de l'Est, s'était porté à la Villette, et prenait position au pied des buttes Chaumont.

Ainsi, les deux tiers de l'armée, après avoir conquis successivement toute la rive droite, étaient venus se ranger au pied des hauteurs de Belleville, qu'ils devaient attaquer le lendemain 26.

Nous avons indiqué rapidement la façon dont l'armée opéra et enferma, comme on l'a dit, les soldats de la Commune dans une série de cercles concentriques. Ce que nous n'avons pas dit, c'est la façon dont Paris accueillit ceux qu'il nommait hier ses ennemis et ceux qu'il appelait maintenant ses libérateurs. Il y eut (spectacle attristant

(1) Lissagaray, *Les Huit journées de mai derrière les barricades* (Bruxelles).

pour toute âme haute) un déchainement de fureur contre les vaincus, et ceux-là mêmes qui, la veille, rampaient devant ces tyrans de hasard, les écrasaient maintenant de leurs dénonciations et de leurs injures. On vit apparaître partout, et même aux kékis et aux manches fédérées, le turban tricolore ou le brassard de l'ordre. Les drapeaux tricolores se balancèrent partout aux fenêtres. Il y eut d'ailleurs comme un sentiment bien compréhensible de délivrance. On respira, on put revivre. Rossel lui-même décrit ce sentiment très-vif et très-profond à la page 183 de ses *Papiers posthumes* : « Les trois couleurs, dit-il, sont joyeuses à voir après le triste drapeau rouge... Un régiment passe ; voici des officiers français, leurs guêtres sont couvertes de poussière ou de boue, mais, malgré la fatigue, ils portent l'uniforme avec une aisance coquette. Cela fait plaisir après ces gueux d'officiers de la Commune tinquant sur le comptoir avec quelque sergent, gueux déguisés en soldats, et qui transforment en guenille l'uniforme dont on les a affublés ; le pantalon en vrille, le sabre dans les jambes, le ceinturon pendant sur une capote trop large, le képi crasseux couronnant une personne crasseuse, l'œil et la parole avinés (1). » Rossel est assez sévère pour ses soldats, et voilà un témoin qu'on ne peut récuser lorsqu'il s'agit de savoir la vérité. Il a payé de sa vie le droit de tout dire et d'exprimer la joie de Paris délivré de ses chefs, nés de la décomposition de l'hébertisme.

Cependant, au milieu de la lutte et tandis que le Comité de salut public organisait la résistance, le Comité central avait fait, une fois encore, acte de vie : il avait proposé une trêve et un moyen terme, la double dissolution de l'Assemblée nationale et de la Commune, l'éloignement de l'armée dite régulière, et la nomination d'un pouvoir intérimaire composé des délégués des villes de 50,000 habitants. C'était, à peu de chose près, les articles projetés par les diverses ligues de conciliation ; mais, à vrai dire, et quel que soit notre amour pour la paix, c'était l'anarchie.

D'ailleurs la lutte continuait. Elle était ardente. Des femmes, des enfants combattaient avec une fureur singulière à la fois effrayante et admirable. Que si tant de colère eût éclaté contre les Prussiens, Paris eût été Saragosse. Mais c'était contre des Français que rugissait cette rage. Place Blanche, cent vingt femmes défendirent une barricade pendant plusieurs heures. Quelle frénésie s'était emparée de la population ! Le soleil de mai finissait de griser les cerveaux brûlés par l'alcoolisme. Tout ce que la fureur humaine a de plus terrible et parfois de plus sublime

(1) Rossel, *Papiers posthumes*. — Le commandant Henri Verlet, dans une lettre rendue publique, déclarait que son bataillon marchait au feu sans souliers et il ajoutait : « Je suis fier de ce bataillon. »

et de plus sauvage éclata. L'humanité devint un mot creux. Paris fut en proie aux obus, aux balles, au sifflement du fer, aux cris d'agonie, à la mort. Cette rouge semaine sera, dans son histoire, la semaine inexpiable. On tuait partout. Déjà les morts se comptaient par milliers.

A six heures du soir, le mardi 23, rue Myrrha, au moment où il s'efforçait de rallier les fédérés, Dombrowski, demeuré presque seul, tomba frappé à mort. On emporta, sur une civière, son cadavre à l'Hôtel de ville.

Un officier précédait le cortège, tenant à la main un drapeau rouge. Le général se tordait sur la civière dans des convulsions terribles causées par la douleur. Il succomba après une agonie de deux heures. En rendant le dernier soupir, il dit seulement : « Voilà comment on meurt, et on dira que j'ai trahi ! »

Les funérailles eurent lieu le lendemain. On le porta à bras jusqu'à un caveau vide, au Père-Lachaise, où on le déposa, après que le frère de Dombrowski eut écrit quelques mots au crayon sur le couvercle. Vermorel, membre de la Commune, prit la parole et s'exprima avec une rage concentrée, non pas contre l'armée régulière, mais contre cette horde d'ivrognes et de lâches qui, la veille encore, accusaient leur chef de trahison, et qui le laissèrent seul sur la barricade où il trouva la mort.

Il rappela quelques détails biographiques sur la vie de celui qui, quoique étranger, embrassait chaleureusement la cause de la Commune. Ce discours était comme une confession mortuaire, un examen de conscience de Vermorel ; il accusait la Commune, ses défenseurs et lui-même. « La scène était grandiose, écrit un témoin, le canon grondait, le pétilllement de la fusillade éclatait aux environs ; tous les assistants demeuraient sous une impression indescriptible, le découragement était sur tous les visages ; aucun ne se faisait plus illusion sur l'issue de la lutte, et l'on pourrait appeler cette cérémonie les funérailles de la Commune. »

Quant à Vermorel, il devait, lui aussi, mourir bientôt. Singulière destinée que celle de ce Vermorel, âme troublée, inquiète, préoccupée des problèmes religieux et sociaux, esprit laborieux et chercheur, sans besoins, sans révolte apparente contre la pauvreté, sollicité pourtant par le plaisir et étouffant sans pitié la tentation sous un travail incessant et acharné. Tout ce que cet homme a entassé de travaux, écrit d'un style sans relief, mais coulant comme un ruisseau, d'articles, de préfaces, de pamphlets, de notices biographiques, est incalculable. Il écrivait toujours, sans fatigue, sans fièvre, sans émotion, sans passion. Ses attaques les plus furieuses contre la gauche, du temps de l'empire, étaient tracées comme en se jouant et en